



CE LIVRE A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LE  
PARTENARIAT DE L'ASSOCIATION  
LES AMIS DES GRANDS CARACTÈRES  
ET LE SOUTIEN DE LUCIE CARE,  
FONDS DE DOTATION DÉDIÉ AUX  
JEUNES DÉFICIENTS VISUELS.



**Lucie Care**

Pour les jeunes déficients visuels

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour  
la Déficience visuelle et  
le studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

**LES FLEURS  
DU MAL**

CHARLES BAUDELAIRE

# LES FLEURS DU MAL



**VOIR DE PRÈS**

Édition définitive : Paris, Michel Lévy  
Frères, Libraires Éditeurs, 1868

© 2023, Voir de Près  
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-587-6

VOIR de PRÈS  
6, avenue Eiffel  
78424 Carrières-sur-Seine cedex  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

Au poète impeccable  
Au parfait magicien ès lettres françaises  
À mon très-cher et très-vénéré maître et ami

**Théophile Gautier**

Avec les sentiments de la plus profonde humilité  
je dédie ces fleurs malades

C. B.

## **AU LECTEUR**

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine,  
Occupent nos esprits et travaillent nos corps,  
Et nous alimentons nos aimables remords,  
Comme les mendiants nourrissent leur vermine.

Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont  
lâches ;  
Nous nous faisons payer grassement nos aveux,  
Et nous rentrons gaiement dans le chemin  
bourbeux,  
Croyant par de vils pleurs laver toutes  
nos taches.

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste  
Qui berce longuement notre esprit enchanté,  
Et le riche métal de notre volonté  
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

C'est le Diable qui tient les fils qui nous  
remuent !  
Aux objets répugnants nous trouvons  
des appas ;

Chaque jour vers l'Enfer nous descendons  
d'un pas,  
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise et  
mange  
Le sein martyrisé d'une antique catin,  
Nous volons au passage un plaisir clandestin  
Que nous pressons bien fort comme une vieille  
orange.

Serré, fourmillant, comme un million  
d'helminthes,  
Dans nos cerveaux ribote un peuple de Démons,  
Et, quand nous respirons, la Mort dans  
nos poumons  
Descend, fleuve invisible, avec  
de sourdes plaintes.

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie,  
N'ont pas encor brodé de leurs plaisants dessins  
Le canevas banal de nos piteux destins,  
C'est que notre âme, hélas ! n'est pas assez  
hardie.

Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,  
Les singes, les scorpions, les vautours,  
    les serpents,  
Les monstres glapissants, hurlants, grognants,  
    rampants,  
Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant,  
    plus immonde !  
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes  
    ni grands cris,  
Il ferait volontiers de la terre un débris  
Et dans un bâillement avalerait le monde ;

C'est l'Ennui ! – l'œil chargé d'un pleur  
    involontaire,  
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.  
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,  
– Hypocrite lecteur, – mon semblable, –  
    mon frère !

# SPLEEN ET IDÉAL

## I. BÉNÉDICTION

Lorsque, par un décret des puissances  
suprêmes,  
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,  
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes  
Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend  
en pitié :

– « Ah ! que n'ai-je mis bas tout un nœud  
de vipères,  
Plutôt que de nourrir cette dérision !  
Maudite soit la nuit aux plaisirs éphémères  
Où mon ventre a conçu mon expiation !

Puisque tu m'as choisie entre toutes  
les femmes  
Pour être le dégoût de mon triste mari,  
Et que je ne puis pas rejeter dans les flammes,  
Comme un billet d'amour, ce monstre rabougri,

Je ferai rejaillir ta haine qui m'accable  
Sur l'instrument maudit de tes méchancetés,  
Et je tordrai si bien cet arbre misérable,  
Qu'il ne pourra pousser ses boutons  
empestés ! »

Elle ravale ainsi l'écume de sa haine,  
Et, ne comprenant pas les desseins éternels,  
Elle-même prépare au fond de la Géhenne  
Les bûchers consacrés aux crimes maternels.

Pourtant, sous la tutelle invisible d'un Ange,  
L'Enfant déshérité s'enivre de soleil,  
Et dans tout ce qu'il boit et dans tout ce  
qu'il mange  
Retrouve l'ambrosie et le nectar vermeil.

Il joue avec le vent, cause avec le nuage,  
Et s'enivre en chantant du chemin de la croix ;  
Et l'Esprit qui le suit dans son pèlerinage  
Pleure de le voir gai comme un oiseau des bois.

Tous ceux qu'il veut aimer l'observent  
avec crainte,

Ou bien, s'enhardissant de sa tranquillité,  
Cherchent à qui saura lui tirer une plainte,  
Et font sur lui l'essai de leur férocité.

Dans le pain et le vin destinés à sa bouche  
Ils mêlent de la cendre avec d'impurs crachats ;  
Avec hypocrisie ils jettent ce qu'il touche,  
Et s'accusent d'avoir mis leurs pieds dans  
ses pas.

Sa femme va criant sur les places publiques :  
« Puisqu'il me trouve assez belle pour m'adorer,  
Je ferai le métier des idoles antiques,  
Et comme elles je veux me faire redorer ;

Et je me soulerai de nard, d'encens, de myrrhe,  
De génuflexions, de viandes et de vins,  
Pour savoir si je puis dans un cœur qui m'admire  
Usurper en riant les hommages divins !

Et, quand je m'ennuierai de ces farces impies,  
Je poserai sur lui ma frêle et forte main ;  
Et mes ongles, pareils aux ongles des harpies,  
Sauront jusqu'à son cœur se frayer un chemin.

Comme un tout jeune oiseau qui tremble et  
qui palpite,  
J'arracherai ce cœur tout rouge de son sein,  
Et, pour rassasier ma bête favorite,  
Je le lui jetterai par terre avec dédain ! »

Vers le Ciel, où son œil voit un trône splendide,  
Le Poète serein lève ses bras pieux,  
Et les vastes éclairs de son esprit lucide  
Lui dérobent l'aspect des peuples furieux :

– « Soyez béni, mon Dieu, qui donnez  
la souffrance

Comme un divin remède à nos impuretés  
Et comme la meilleure et la plus pure essence  
Qui prépare les forts aux saintes voluptés !

Je sais que vous gardez une place au Poète  
Dans les rangs bienheureux des saintes Légions,  
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête  
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

Je sais que la douleur est la noblesse unique  
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,

Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique  
Imposer tous les temps et tous les univers.

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,  
Les métaux inconnus, les perles de la mer,  
Par votre main montés, ne pourraient pas  
suffire

À ce beau diadème éblouissant et clair ;

Car il ne sera fait que de pure lumière,  
Puisée au foyer saint des rayons primitifs,  
Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur  
entière,

Ne sont que des miroirs obscurcis  
et plaintifs ! »

## **II. L'ALBATROS**

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage  
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,  
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,  
Le navire glissant sur les gouffres amers.

À peine les ont-ils déposés sur les planches,  
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,  
Laissent piteusement leurs grandes ailes  
    blanches  
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !  
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !  
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,  
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poëte est semblable au prince des nuées  
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;  
Exilé sur le sol au milieu des huées,  
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

### **III. ÉLÉVATION**

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,  
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,  
Par delà le soleil, par delà les éthers,  
Par delà les confins des sphères étoilées,